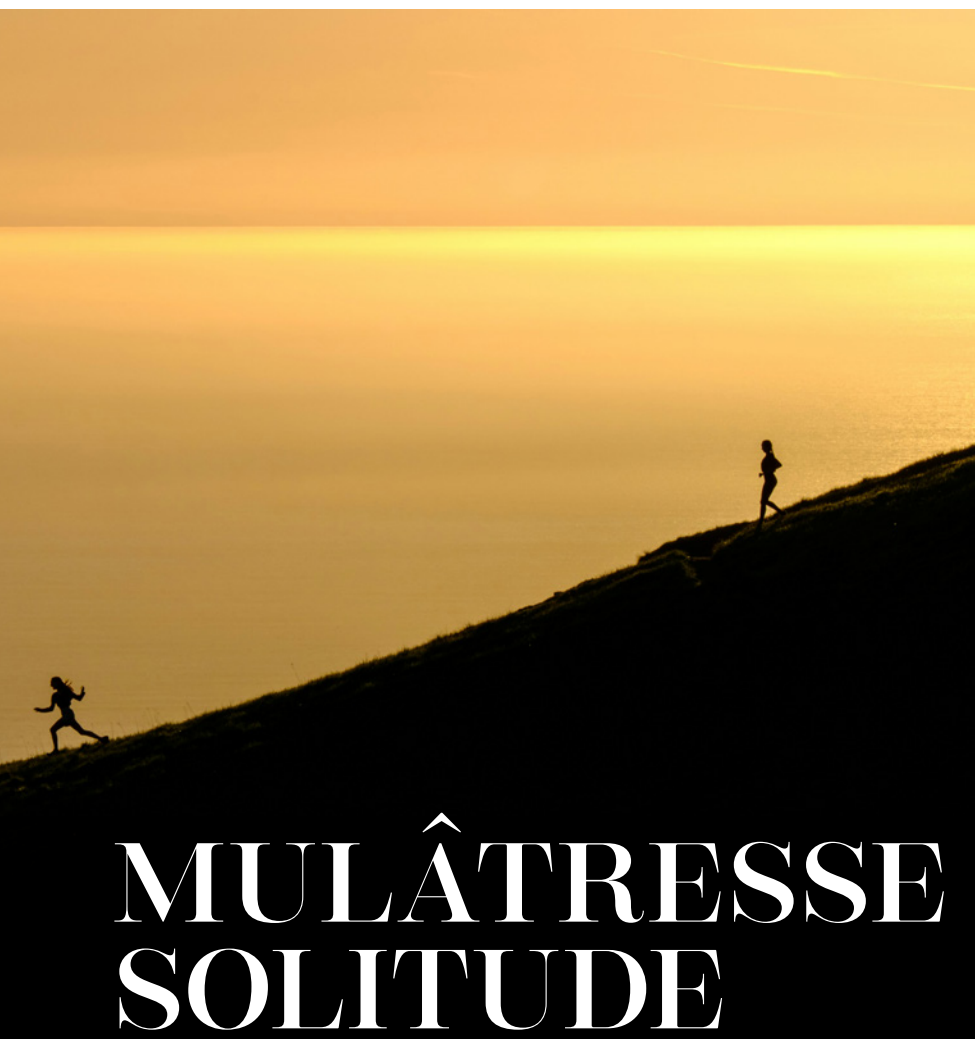




# MULÂTRESSE SOLITUDE

**BALOGI**

**CRÉATION**

**Production**  
Théâtre de Liège

**CRÉATION  
THÉÂTRE DE LIÈGE  
JANVIER 2027**

## Bio : Baloji

**Baloji** (à ne pas confondre avec le photographe Sammy Baloji) est un artiste protéiforme, cinéaste, musicien, né à Lubumbashi (République Démocratique du Congo) et basé en Belgique.

À l'origine, Baloji signifie, en swahili, « homme de science », mais à l'époque coloniale, le terme a basculé, se transformant en « homme des sciences occultes » pour finalement prendre la signification de « sorcier ». Ce nom influence son travail, façonnant un regard particulièrement sensible aux mondes oniriques et au réalisme magique.

Après plusieurs courts-métrages, dont *Zombies* récompensé par de nombreux prix (Main Prize at the Oberhausen Short Film Festival 2019, MUBI Short Film of the Year 2020), Baloji réalise son premier long-métrage *Augure*, présenté en sélection officielle au Festival de Cannes 2023. Film chorale retraçant l'histoire de quatre personnages considérés comme des sorciers ou sorcières, *Augure* reçoit un accueil critique et public enthousiaste, lauréat de nombreux prix, dont quatre Magritte du cinéma (meilleure image, meilleurs décors, meilleurs costumes et meilleur musique originale). Accompagné d'une bande originale en quatre volets composés du point de vue de ces quatre personnages principaux, ainsi que d'une exposition reprenant les créations de costumes et les photos du tournage, *Augure* s'appréhende comme une expérience immersive. Également musicien, Baloji a sorti deux albums encensés par la critique et deux EP ; le dernier *Avenue Kaniama* est sorti chez Bella Union Records.

## Synopsis (long-métrage)

Billie, une jeune adolescente métisse de 16 ans, est considérée comme une des futures grandes sprinteuses sud-africaines. Seule ressource financière de sa famille, elle voit sa carrière brusquement interrompue après qu'on lui a diagnostiqué une hyperandrogénie (sécrétion anormalement élevée de testostérone). Interdite de course, l'injonction à suivre un traitement hormonal va profondément bouleverser son équilibre intime, familial et professionnel.

## Note d'intention (long-métrage)

Je suis père d'une fille métisse de 13 ans dont je suis séparé de la mère depuis 8 ans.

Avoir la garde principale de Bebel m'a permis de construire des liens forts et un rapport à la paternité éloignée de la sacro-sainte idée que l'on reproduit irrémédiablement les schémas dysfonctionnels avec lesquelles nous grandissons. Au départ de la *Mulâtresse Solitude*, il y a donc une envie profonde de parler du lien parent-enfant à travers les traumatismes transgénérationnels et les conflits de loyauté imposés aux enfants métis.

Avec l'entrée de ma fille dans l'adolescence, je deviens le témoin privilégié des bouleversements corporels et identitaires que cette période provoque chez elle, tout comme de la multitude d'injonctions auxquelles elle est soumise en tant que jeune femme à la fois objet et sujet. C'est de ce constat qu'est née mon envie en tant que père et cinéaste d'interroger cinématographiquement cette obsession de notre société à vouloir contrôler le corps des jeunes filles.

L'idée de développer mon récit dans l'arène de l'athlétisme a pris corps en me rappelant le parcours de Caster Semenya, cette athlète sud-africaine qui a remporté la finale du 800 mètres aux Championnats du monde de Berlin en 2009. Pour avoir moi-même pratiqué l'athlétisme à un rythme soutenu, je me souviens que la victoire de Semenya avait déclenché une polémique quant à son appartenance à la catégorie « femme », suscitée par ses résultats, son allure et son style de course, tous jugés trop masculins. La Fédération Internationale d'Athlétisme (IAAF) a réagi en mettant en place une commission pour statuer sur son sexe et a authentifié son identité féminine en l'autorisant à concourir à nouveau en juillet 2010. Dans l'intervalle, l'ensemble des médias a contribué à une tentative de construction d'un consensus sur la définition des sexes. Ainsi, pendant presque un an, ces mêmes médias se sont saisis de cette « affaire » et en ont fait un « événement discursif ». Les cas récents de la boxeuse Algérienne Imane Khelif et de la Taïwanaise Lin Yu-ting aux Jeux Olympiques 2024 en sont d'autres exemples.

Dans mon récit, Billie, le personnage principal est, elle aussi, mise à l'écart des compétitions à la suite d'un taux de testostérone « anormalement » élevé. Au nom de la normalisation des genres, le traitement hormonal qu'on lui impose va engendrer une série de contre-effets qui vont mettre à mal la fragile construction de son identité de future femme.

C'est par ce biais que je veux questionner l'obsession de notre société à contrôler le corps des jeunes filles. Comment et pourquoi leur assigne-t-elle un genre ? Comment, dans le film, Billie se construit-elle sous ces injonctions contradictoires et pourquoi a-t-elle tant de difficultés à s'en affranchir ? Qu'est-ce qui pousse cette même société, ici incarnée par un grand équipementier sportif (Topaz), à la priver de toute parole malgré son rôle central dans la propagation de cet imaginaire commercial ? Aspect que l'on retrouve à travers le sponsoring dont Billie profite et qui en fait l'unique ressource économique de sa famille.

Par son statut d'athlète de haut niveau, le corps de Billie devient aussi quelque part un enjeu politique dont je tiens à observer les dégâts silencieux causés par une mise en concurrence permanente au nom de l'exploit sportif. Cette pression la conduit à l'acceptation de l'idée que ses valeurs dépendent essentiellement de leurs apparences.

L'athlétisme que je dépeins, qui se veut inclusif - au-delà de l'idée de race - est ici avant tout une représentation de nos obsessions de victoires sur l'autre, sur soi-même. Notre « Boulimie d'héroïsme » comme l'écrit Lola Lafon. L'image du corps qui se déploie, qui se fait souffrance pour le spectateur.

Adolescent, j'ai moi-même longtemps pratiqué cette discipline sur distance courte (100 et 200 mètres) en Belgique. Du fait de ma grande taille, j'ai été sollicitée au niveau professionnel, car j'avais des soi-disant habiletés physiologiques. Cela m'a fait remettre en cause le dicta du « l'important est de participer » et du « tous égaux dans les startingblocks », car les meilleures places sont données à ceux qui ont des avantages innés.

Afin de poursuivre mon questionnement, je tiens à filmer les conséquences de cette subordination sociale, et de la solitude qui en découlent, en les prolongeant dans la sphère privée de Billie pour aborder son manque structurel... comme une case vide dans son horizon de vie ; avec cette question : comment le rapport de domination prend-il place entre des gens qui partagent une intimité, une proximité à la limite de la promiscuité dans les familles nombreuses comme celle dont je suis issu ?

En ce sens, le personnage de Billie est pris dans un dilemme fondateur de sa solitude : l'idée que sa famille (ici incarnée par Amah, ses quatre sœurs et son grand-père Xander) est à la fois un espace de protection, de confort, et à la fois l'endroit où prend place l'innommable, les agissements pervers de son grand-père qu'il lui est difficile, voire impossible, de dénoncer sans détruire cette bulle protectrice.

Comme elle, je suis issu d'une communauté qui a tant de mal à remettre en cause l'autorité paternelle. Enfant puis adolescent, je n'ai pas osé, j'ai été lâche et je veux que mes héroïnes ne le soient pas. C'est pourquoi mes scénarios parlent souvent d'enfants qui cachent leurs apparences pour ne pas éveiller le désir destructeur du prédateur et la complicité qui résident dans les phrases presque anodines des adultes. Des phrases comme « Les filles, habillez-vous bien quand il y a des tontons dans le salon... ».

C'est pour narrer ces mécanismes de domination dans leurs entreprises de destruction massive que j'ai choisi l'angle du conte. Comme pour « Augure », mon premier long-métrage, je m'inspire de leurs structures narratives et de leurs constructions en actes oniriques pour aborder ce thème constitutif du personnage de Billie et de son rapport aux adultes et à leurs névroses dévorantes ; mais aussi celui d'Amah, son père, qui construit des barricades de fortunes pour retenir les assauts du monstre paternel.

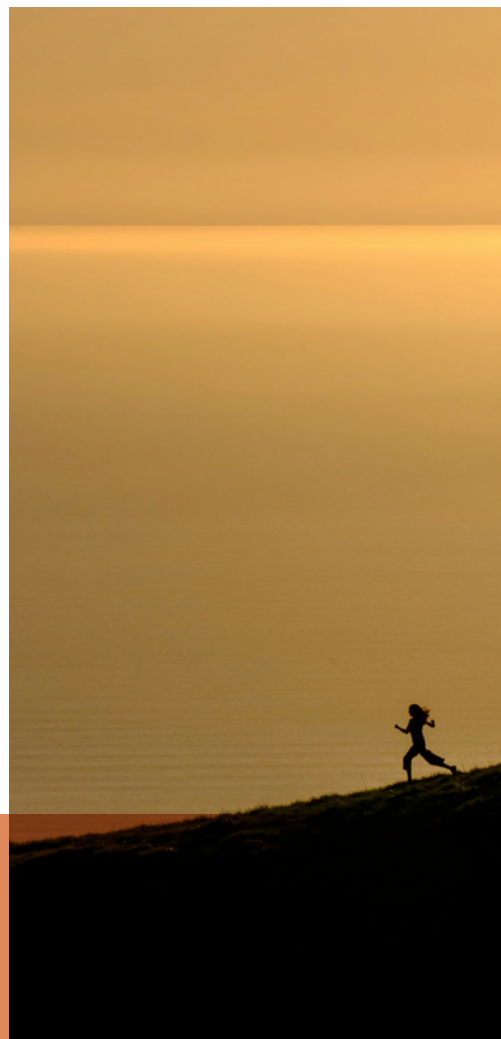
Par ailleurs, j'ai choisi de placer le récit en Afrique du Sud, dans un Cape Town- Kinshasa fantasmé (lieu à la géographie imaginée). Une façon pour moi d'aborder un des autres thèmes du film : l'identité métissée et par là, la hiérarchisation et l'injonction à se rapprocher d'une identité raciale au détriment d'une autre... les métisses doivent choisir leurs camps. D'où l'autre angle de lecture du titre du film en référence à l'ouvrage du même nom écrit par André Schwarz-Barty sur la militante guadeloupéenne, Rosalie Solitude, rentrée en résistance contre l'esclavagisme noir. Jeune femme métisse qui, par sa position, aida à la constitution d'une identité créole.

Si les films sont indispensables à ma vie, c'est parce qu'ils sont des ponts vers des rivages inconnus. Ils m'amènent vers des pays que je ne saurais placer sur la carte, ils me permettent de tisser des fraternités d'âmes avec des personnages et des cinéastes. Mulâtresse Solitude a pour ambition de questionner ce continent d'adultes sur lequel ma fille a posé pieds en rentrant dans l'adolescence. Un continent en pleine mutation où la révolte gronde, poussée par un souffle d'égalité, de respect et de bienveillance où chacune pourra inventer qui elle veut être, comme elle l'entend, loin des dictats et des stéréotypes.

Je suis partisan d'un cinéma qui brouille les frontières entre le rêve et la réalité, qui parle de notre rapport à la vérité, de récits qui tissent une existence complexe qui « arrache les grands secrets que nous gardons dans notre vie minuscules ». Personnellement, je considère que mon travail de cinéaste est celui d'un inventeur d'oublis. Je me nourris d'histoires, de souvenirs, pour m'en faire un passé. Cette fantaisie est toujours mieux que cette époque vide « dont j'ai hérité comme d'une maladie » dit Borges et j'ai envie d'y croire aussi.



THÉÂTRE  
DE LIÈGE



## CONTACTS

### **Audrey BROOKING**

Directrice de la programmation et de la diffusion  
a.brooking@theatredeliege.be  
+32 489 75 77 52

### **Emy DOCQUIER**

Chargée de diffusion  
e.docquier@theatredeliege.be  
+32 4 344 71 98

**[www.theatredeliege.be](http://www.theatredeliege.be)**